

Comment on meurt

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 23

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Trois anecdotes sur Voltaire.

L'auteur de *Zaïre* habita vingt-sept ans les rives du lac Léman; s'il y jouit de leur aspect qu'il célébra plusieurs fois en vers charmants, il fut loin d'y jouir de même d'une bonne santé; sa vie, quoique prolongée, fut une continuelle maladie. Lorsqu'il était au château de Fernex, il fut subitement atteint d'une indisposition assez grave pour lui donner, ainsi qu'à sa nièce, M^{me} Denis, de vives inquiétudes. Le célèbre Tronchin, son docteur habituel, étant alors absent de Genève, il envoya chercher, pour consulter sur son mal, M. E...., le médecin le plus rapproché de son habitation. Celui-ci accourut en toute hâte auprès du lit de l'illustre malade, et après lui avoir inspecté la langue, tâté le pouls et adressé les questions d'usage, l'Esculape villageois prononça d'un ton solennel la prescription suivante :

« M. de Voltaire, nous allons d'abord vous faire » prendre une *purge*, demain nous vous ferons une » *saigne*, et si ces deux remèdes n'opèrent point, nous » aurons recours à une *consulte*, pour laquelle je » m'adjoindrai le docteur que vous trouverez convenable de faire venir. »

A ces mots, Voltaire sauta en chemise à bas de son lit, et se tenant la tête avec les deux mains, il s'écria d'une voix glapissante :

« Sortez, Monsieur, sortez de la maison d'un auteur » trop ami de la langue française pour la laisser mal- » traiter ainsi devant lui; chacun de vos remèdes est » un barbarisme qui fait plus de mal à mon oreille qu'il » ne ferait de bien à mon pauvre corps. »

Le médecin sortit tout confus et fort surpris d'entendre l'ermite de Fernex se récrier sur l'inconvenance d'expressions que sa longue habitude de s'en servir avait consacrées à ses yeux. Rentré chez lui, il courut à son dictionnaire et vit que ses locutions péchaient par leur finale seule et qu'il avait pour ainsi dire à moitié raison en les employant, puisque de *saigne*, *purge* et *consulte* on faisait *saignée*, *purgation*, *consultation*, avec un léger accroissement de lettres.

Voltaire se couchait souvent de bonne heure et laissait sa nièce faire les honneurs de son salon durant des soirées qui se prolongeaient fort avant dans la nuit. M^{me} Denis, assez tendre de son naturel, recevait parfois les visites d'un voisin de campagne qui était bien loin de lui être indifférent.

Or, une nuit que Voltaire souffrant se décida à aller chercher quelque distraction à ses douleurs dans la chambre de sa nièce, celle-ci se précipita à sa rencontre au moment où il ouvrait la porte. « Mon cher » oncle, s'écria-t-elle, seriez-vous incommodé? »

Or, Voltaire, s'apercevant de suite au désordre de sa nièce et à certain rideau très agité que sa visite était à coup sûr peu attendue, répondit avec bonhomie : Hélas, ma nièce, je me retire, car je crois que je suis encore plus *incommode* qu'*incommodé*.

Mais voici un fait plus honorable pour Voltaire et moins connu qui prouve à quel point ce grand génie était parfois bon et généreux. En 1774, et lorsqu'il habitait le Grand Saconnex, il était en procès avec un

agriculteur de cette commune, M. S...., au sujet d'une portion de terrain que M^{me} Denis prétendait appartenir à son oncle et qu'elle avait intercalée dans une avenue qui conduisait au château de Tournex. Le propriétaire gagna sa cause en première instance au tribunal de Gex; Voltaire interjeta appel au tribunal de Dijon. Le procès avait duré longtemps; pour le soutenir, il fallait que l'adversaire de M^{me} Denis fit de nouveaux frais et se rendit à Dijon pour y solliciter ses juges suivant l'usage du temps.

L'argent manquait à l'agriculteur qui, dans sa détresse, imagina, pour s'en procurer, de s'adresser au patriarche de Fernex lui-même. Il se rendit donc au château, peignit sa pénible situation au philosophe et le conjura de lui prêter 25 louis.

— C'est l'héritage de mon père qu'on veut me ravir, dit-il à Voltaire, et vous seul pouvez me fournir les moyens d'obtenir justice.

— Oh! oh! voilà qui est nouveau, s'écria l'auteur d'*Alzire*.

— Vagnère, dit-il à son secrétaire, avons-nous cette somme en caisse?

— Oui, monsieur de Voltaire.

— Donnez-les donc à ce brave homme, qui vient chercher chez moi des verges pour me fouetter, et qui n'aura pas en vain compté sur mes bons sentiments; prenez cet argent, dit-il à l'agriculteur enchanté, et je vous souhaite une bonne chance.

Elle fut heureuse, en effet, le Parlement de Dijon confirma la première sentence, et Voltaire, instruit de suite de l'issue du procès, en alla lui-même porter la nouvelle à la famille de M. S...., avec lequel il transigea plus tard et se montra aussi facile dans l'arrangement qu'il avait été généreux en fournissant des armes contre lui.

J. PETIT-SENN.

Comment on meurt.

Comment on meurt? Selon qu'on a vécu.

L'homme est tué par sa profession, ainsi qu'il sera démontré tout à l'heure.

Comment on meurt? C'est une question qui intéresse tout le monde; car nous sommes plus préoccupés que nous ne le voulons paraître de la question de la mort; tous nous avons les yeux fixés sur cette porte noire; nous songeons qu'on nous attend de l'autre côté et que nous avons notre numéro; mais nous ne savons ni quel numéro on nous a donné, ni auquel on en est; — et cela nous contrarie de songer qu'il nous faudra un jour, fut-ce un jour éloigné, — quitter tout ce qui nous plaît ici-bas.

Nous avons peur de mourir, et, à tout bien considérer, cela est étrange, car nous vivons si peu.

Les savants ont fixé la moyenne mathématique de la vie à 58 ans, et même à 55 ans.

Cette moyenne est décidément trop rigoureuse, et nous lui préférons celle plus consolante de 60 ans.

L'homme vit donc 60 années environ; mais comme il en passe au moins un tiers à dormir, il ne vit donc en réalité que 40 ans. Or, sur ce nombre déjà si restreint, combien d'heures, de jours, d'années ne lui

appartiennent pas ; combien sont accaparées par les nécessités de l'organisation.

L'homme ne vit réellement que lorsqu'il s'appartient tout à fait, lorsque le soin de la personne humaine ne le force pas à faire une chose plutôt que telle autre, et, par conséquent, le morigène et lui ôte sa liberté.

	HEURES.
Ainsi l'homme vit pendant	525,600
Mais il dort pendant 20 ans, soit	175,600
Les exigences de l'estomac le forcent à prendre trois repas au moins quotidiennement, — ce qui lui prend bien une heure et demie par jour. — Il mange donc pendant	22,850
Le soin de sa personne exige au moins une demi-heure : il fait donc sa toilette pendant	10,920
Il va au bain une fois par mois ; il reste donc dans l'eau pendant	720
Il est forcé de recourir au mouchoir dix fois par jour au moins ; mettons que cet acte exige en moyenne une minute, nous trouvons que l'homme se mouche pendant près d'une année, soit	7,500
Pour divers autres actes de la vie et d'autres encore, mettons 40 minutes ; nous trouvons que l'homme accomplit ces divers actes pendant	14,600
Il est malade ou souffrant, en moyenne, — et je choisis la plus faible, — trois jours par an, soit	4520
L'homme qui fait sa barbe dépense de plus que les autres au moins un quart d'heure tous les deux jours ; il se rase donc pendant	1840
Retranchons enfin les dix premières années de l'enfance pendant lesquelles il a, à peine, conscience de lui-même, soit	87,600
Nous aurons donc un total de	525,750

pendant lesquelles l'homme est empêché de vivre.

Ainsi Dieu lui donne 525,600 heures à vivre ; mais la nécessité lui en retire 525,750, et ne lui laisse, par conséquent, que 199,850 heures, c'est-à-dire 22 ans, 9 mois, 25 jours et 2 heures.

La durée réelle de la vie est donc bien courte. — Aussi devons-nous craindre de gaspiller le temps ; aussi devons-nous en surveiller rigoureusement l'emploi et nous efforcer de vivre le plus possible. La question est de s'entendre bien sur le sens du mot : *vivre*. Or les opinions sont fort partagées à ce sujet. Pour les uns, vivre signifie *s'amuser* ; pour les autres, *penser* ; pour quelques-uns *travailler* ; pour le plus grand nombre, *ne rien faire*.

On devrait surveiller l'emploi du temps avec d'autant plus de soin que la vie humaine ne tient qu'à un fil, et qu'à tout moment ce fil est exposé à se rompre.

Car voici

COMMENT ON MEURT.

Le corps humain est d'une fragilité telle, que si l'on y songeait, ou plutôt si l'on connaissait et si l'on analysait les conséquences des actions, ou même des gestes les plus simples, on n'oserait plus lever la main, agiter le bras, et l'on tremblerait au moment de faire un repas.

Le corps humain est une machine dont tous les rouages sont, au commencement, dans un même état dissemblable de fragilité. Ils se développent et s'usent par l'exercice. L'organisation anatomique a été combinée de telle sorte, que tous les rouages, fonctionnant ensemble, devraient s'user, suivant le même degré, et, se trouvant à la fin, par suite d'une usure égale, hors

d'état de fonctionner, amèneraient pour l'homme une mort douce, naturelle, sereine.

Mais nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi. Nous nous sommes créé une façon de vivre anormale ; nous nous habituons à des excès ou de travail ou de plaisir, qui détruisent dans le corps l'harmonie d'action. Certains rouages sont encore intacts, quand d'autres sont usés déjà. De là des maladies, de là des infirmités, de là des morts douloureuses, dénoûment obligé d'une vie sans ordre.

De plus, il est peu d'états qui ne deviennent, à la longue, une cause de mort ; et c'est à cette situation déplorable, mais forcée, qu'il faut attribuer la brièveté de l'existence. (Grand Journal).

De la profondeur des mers.

Le *Courrier des Etats-Unis* rapportait dernièrement que les efforts tentés pour rétablir le fil télégraphique ont donné l'occasion de faire des observations curieuses sur la profondeur des mers.

Les mers les moins profondes sont voisines des continents. Ainsi la Baltique, entre les côtes de l'Allemagne et de la Suède, n'a que 120 pieds anglais de profondeur. L'Adriatique, entre Venise et Trieste, n'a que 150 pieds.

La plus grande profondeur de la Manche, entre la France et l'Angleterre, ne dépasse pas 500 pieds, pendant que la partie sud-ouest de la mer d'Irlande mesure plus de 2,000 pieds.

Les mers du sud de l'Europe sont plus profondes que les mers intérieures. Dans la partie la plus resserrée du détroit de Gibraltar, la Méditerranée n'est que d'environ 2,000 pieds, tandis que plus à l'est, la mer atteint la profondeur de 5,000 pieds.

Sur les côtes d'Espagne, la mer a jusqu'à 6,000 pieds de profondeur.

Les plus grandes profondeurs se trouvent dans la mer du Sud. Par exemple, à l'ouest du cap de Bonne-Espérance, la sonde arrive à 56,000 pieds et à l'ouest de l'île de Ste-Hélène, à 27,000. Le docteur Jung a calculé la profondeur moyenne de l'Atlantique à 25,000, et 20,000 celle de l'Océan Pacifique (Traduit de la Revue : *Patria et Famiglia* de Milan).

A. D.

Vingt voyageurs de commerce étaient à table d'hôte.

La chasse était à peine ouverte. Deux perdreaux pour tous : c'était peu. Le plus instinctif de la société en prend un, le découpe et le garde, tout entier, pour lui seul. Son voisin, à qui l'eau est à la bouche de puis longtemps, l'interroge alors goguenardement : — Jouez-vous aux dames ? lui dit-il. — Quelque peu. — Eh bien ! je souffle votre gibier, parce que pouvant prendre deux perdreaux, vous n'en avez pris qu'un.

En disant ces mots, la fourchette menaçante du gourmet goguenard avait déjà piqué la volaille jusqu'au cœur et l'avait fait permuter d'assiette.

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.